

Yves Citton

Préface à l'entretien de Saul Alinsky pour *Playboy* 1972

Vous tenez entre les mains un objet rare : une chose impossible, une réalité inimaginable. Ne le laissez pas filer entre vos doigts, accrochez-vous à lui, chérissez-le comme la prunelle des yeux de vos enfants : leur sort en dépend ! Ce petit livre explosif vous fera éclater de rire, en même temps qu'il vous fournira une précieuse boîte à outils politique. Si vous lui accordez l'attention qu'il mérite, cet objet magique vous révélera les tristes secrets du présent, comme autant de clés d'un futur inespéré.

Notre avenir de radicalité politique aura été écrit sur un support pour le moins inattendu : le magazine *Playboy* – plus connu de nos imaginaires pour proposer des corps de femmes dénudées et autres *playmates* à des hommes encravatés¹. C'est de ces pages-là que nous avons aujourd'hui tout à (ré)apprendre... Bienvenue dans le *striptease* espiègle d'un des plus grands activistes de notre temps !

Autoportrait d'un radical

Inutile de commencer par résumer la biographie de son auteur, Saul Alinsky : il en parcourt lui-même le déroulé chronologique tout au cours de l'entretien, sans se soucier le moins du monde d'en dissimuler les parties honteuses ou privées. Plutôt qu'à le rabattre sur des identités qu'il a constamment secouées sans pour autant jamais les renier (famille juive, sociologue renégat, criminologue défroqué, agitateur politique, arnaqueur génial), prenons-le pour ce qu'il nous dit vouloir être : un « radical », dont la mission, la passion, le plaisir et le sport consistent à « organiser des communautés ».

Qu'est-ce donc qu'un « radical » ? Saul Alinsky est bien placé pour nous l'apprendre, puisque les deux livres qu'il a publiés s'adressent à eux : *Reveille for Radicals* (1946) et *Rules for Radicals* (1971), traduit sous le titre *Être radical. Manuel pragmatique pour radicaux réalistes*. La catégorie s'inscrit dans une tripartition explicitée dans le premier de ces deux ouvrages, qui distingue les « radicals » d'avec les *liberals*, les deux s'opposant ensemble aux « conservateurs ». De ces derniers, l'auteur n'a pas grand-chose à dire, si ce n'est qu'ils constituent ses ennemis principaux en s'accrochant aux privilèges, aux dominations, aux injustices, aux aberrations, bref au *statu quo* d'un monde dans lequel ils croient trouver leur compte. Le contraste entre les deux autres catégories est beaucoup plus fin, et plus intéressant.

L'appellation *liberals* ne désigne chez lui nullement les partisans du (néo)libéralisme économique, qui seraient pour lui des conservateurs. Il vise plutôt ce qu'on pourrait appeler la « gauche bien-pensante », dont Alinsky dresse un portrait sans complaisance dès 1946. Ces libéraux « aiment les gens avec la tête », ils « parlent avec passion des groupes minoritaires » mais ont « un mouvement de recul instinctif dès qu'ils se retrouvent assis juste à côté d'un Noir dans les transports publics ». Ils « se considèrent comme bien informés et mesurés », ils « revendiquent la précieuse qualité d'impartialité, de froide objectivité [...] qui leur permet de percevoir les deux côtés d'un différend », « leurs avis sont émaillés de "Oui, mais d'un autre côté..." ». « Enfermés dans ce dilemme, ils sont paralysés » : « quand un différend se transforme en bataille rangée, le libéral sort de la pièce ». « Ils passent leur temps à adopter des résolutions, puis à ne rien faire » : « il n'y a pas pour eux de meilleure définition que celle qui dit qu'un libéral est quelqu'un qui tape fermement du pied dans le vide ». « Les libéraux ont peur

¹ Cet entretien a été publié dans le numéro de mars 1972 du magazine, avec pour sous-titre « Une conversation candide avec le fougueux organisateur radical ».

du pouvoir ou de son exercice » : leur « crainte du pouvoir populaire » se reflète dans leur devise : « nous sommes d'accord avec vos objectifs, mais pas avec votre stratégie² ».

Par contraste, le radical aime les gens « avec la tête et avec le cœur », il « ne se laisse pas immobiliser par la froide objectivité, il perçoit l'injustice et frappe de toute la chaleur de sa passion ». « Les radicaux précipitent la crise sociale par l'action – en utilisant le pouvoir ». Bref, les radicaux agissent, là où les libéraux se contentent de penser et de parler :

Les libéraux protestent ; les radicaux se rebellent. Les libéraux s'indignent ; les radicaux passent à la lutte acharnée et entrent dans l'action. Les libéraux ne changent rien à leur vie personnelle et ce qu'ils donnent à une cause ne représente qu'une petite part de leur vie ; les radicaux se donnent à la cause. Les libéraux se livrent et se confrontent à des plaidoyers ; les radicaux se livrent et se confrontent à la vie dure, âpre et sale. Les libéraux se hissent fréquemment à des fonctions très respectables, de la Cour suprême au Congrès ; les noms des radicaux sont rarement gravés dans le marbre, mais ils brûlent à tout jamais dans le cœur des hommes. Les libéraux ont des convictions délicates, et la crasse, l'horreur, la douleur, la persécution et le bruit sourd de la bataille ne leur inspirent que répugnance ; les radicaux sont animés par des convictions endurcies par la voie difficile de l'action directe.³

De telles oppositions sont-elles simplistes ? romantiques ? leurrantes ? Alinsky en a bien conscience, puisqu'il précise aussitôt « qu'il n'est pas possible de rencontrer un radical dont la vie et la personnalité se conformeraient entièrement à ces caractéristiques⁴ ». Il s'agit plutôt d'un « spectre de nuances de gris », au sein duquel nous avons toutes et tous à nous situer, selon les phases de notre vie, selon les situations, les forces et les faiblesses du moment. Faisons de ce spectre une boussole dont le Nord représenterait « un idéal de radicalité ».

L'activisme comme pratique organisatrice

Saul Alinsky dépeint le radical en « homme d'action ». On relèvera au passage que le terme « homme » joue ici un rôle aussi important que celui d'« action » : force est de constater qu'il y a très peu de femmes activistes dans les récits qu'il nous rapporte de son demi-siècle d'exploits et de luttes contre l'exploitation. Gageons que son idéal de radicalité puisse aisément se décliner au féminin, et demandons-nous en quoi consiste donc son agir propre. La première réponse est simple : en un travail d'organisation.

Le radical sait avec son cœur que les gens sont intelligents : il souscrit par intuition et par expérience au principe d'égalité des intelligences, qu'il s'efforce de mettre à l'épreuve et de confirmer à chacune de ses interventions. Et pourtant, il sait aussi que, malgré notre intelligence, nous sommes souvent englués dans des situations, des rivalités et des résignations qui nous séparent de notre puissance d'agir en nous séparant les uns des autres. En faisant face chacun·e pour soi à des régimes de domination qui s'efforcent de nous diviser et de nous mettre en compétition les un·e·s contre les autres, nous manquons souvent des moyens de résister à ce·ux qui nous oppriment et de donner à notre intelligence commune le champ qui lui permettrait de se déployer. Dans de tels cas – qui caractérisent sans doute aujourd'hui la situation de millions et de milliards de nos contemporains, si ce n'est de nous tou·te·s – nous souffrons d'un manque d'organisation, manque qui, dans l'analyse qu'en propose Alinsky, requiert « l'intervention d'un organisateur extérieur », dont l'action ressemble à celle décrite par Gilbert Simondon lorsqu'un germe extérieur injecté dans une solution liquide permet à celle-ci de se cristalliser⁵.

² Saul Alinsky, *Radicaux, réveillez-vous!* (1946), Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, 2016, p. 50-53.

³ Ibid., p. 54.

⁴ Ibid., p. 55.

⁵ Gilbert Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information* (1964), Grenoble, Jérôme Millon, 2005.

Le radical organise des *communities*, pas des partis politiques. Qu'est-ce qu'une *community* ? Alinsky n'est pas un activiste « identitaire ». Une *community* est plutôt un quartier (pauvre), peuplé d'exploités et d'exclus, qui peuvent bien avoir en partage majoritaire une certaine couleur de peau, des institutions religieuses, un même employeur, mais qui se retrouvent surtout en partageant un même espace de socialité, un même régime d'oppression et un même sentiment d'injustice.

Un manuel d'alter-radicalisation

Nous pouvons toutes et tous aider à cette alter-radicalisation en reconfigurant quelque peu nos jugements et nos comportements – et l'interview de *Playboy* fourmille de pistes pour nous mettre sur la bonne voie. Que nous soyons militante, enseignant, chercheuse ou assistant social, le premier impératif est celui de « traiter avec confiance et respect » ceux dont on espère gagner la confiance et le respect. Saul Alinsky évoque à de multiples reprises un atout puissant pour y parvenir : « pousser les puissants à vous attaquer ». Les opprimés se reconnaîtront dans celles et ceux que le pouvoir réprime – et dont ce pouvoir avoue par là même qu'il a peur, ce qui suffit à leur conférer en retour un pouvoir bien réel !

Ses multiples passages en prison n'ont pas seulement conféré à Saul Alinsky le prestige précieux d'une image de radical indomptable : ils lui ont aussi donné « l'indispensable luxe de l'inaction ». Au lieu de se laisser absorber par une suractivité enchaînant les engagements dans une épuisante course contre la montre, l'activiste le plus efficace est celle qui sait suspendre la réaction immédiate à ce qui lui arrive, pour inventer une autre action, inattendue, capable de prendre à revers les tactiques routinières des luttes habituelles. Le moment créatif – qui décide de la victoire parce qu'il parvient à renverser les rapports de force par la grâce d'une ruse – ne peut émaner que d'un moment de retrait, de silence, de recueillement, dont l'arrestation policière peut fournir l'opportunité.

Ce dont témoigne souvent le génie tactique d'Alinsky, c'est d'une capacité, voire d'une avidité, à « partager l'humanité de ses ennemis ». Qu'il traite avec un chef de la police qui l'emprisonne, avec un responsable religieux, avec un sous-couteau d'Al Capone ou avec le maire de Chicago, il ne les réduit pas à des alliés ou à des ennemis, mais cherche à comprendre ce qui fait de chacun d'eux des humains-trop-humains, comme lui et comme nous tous. Il les convainc, les appâte, les séduit, il les charme : il les « enchante », littéralement, en rendant son humanité attentive à l'écoute de la petite mélodie (toujours touchante et un peu ridicule) qui agence l'humanité singulière de chacun·e de nous.

Ce partage d'humanité n'a pourtant rien à voir avec les facilités mielleuses d'un bisounours. Alinsky est d'abord un stratège et un tacticien, c'est-à-dire un guerrier – mais un guerrier qui a compris que la simple violence physique et symbolique perpétue les dominations au lieu de les diminuer. Son activisme radical, aussi chaleureux soit-il, repose sur « un froid calcul des pressions » qui sous-tendent les oppressions. Son expérience nous invite à identifier des « points faibles » dans les structures de pouvoir et des « points de levier » dans les capacités d'opposition. La radicalité consiste ici à radiographier les forces en présence, pour en tirer une vision aussi perçante que possible des racines et des structures propres à chaque camp. L'« action » de l'activiste est moins un (grand) acte révolutionnaire qu'une (petite) intervention ponctuelle, généralement décalée par rapport aux attentes du camp adverse, mais opérant comme par magie un soudain renversement de pressions.

Cette « action » est moins le fait d'un général guidant ses troupes, d'un soldat héroïque ou d'un grand prêtre haranguant des foules incandescentes – comme le mythe révolutionnaire aime à nous dépeindre les prises de la Bastille et d'autres Palais d'hiver – que d'un hurluberlu prenant à contrepied toutes les attentes, toutes les rationalités et tous les dogmes en présence. Comme il le dit dans l'entretien, Saul Alinsky n'est ni un embrigadeur ni un embrigadé : il déteste trop la discipline et vomit trop l'enrégimentation. Cet organisateur exemplaire ne s'est jamais affilié à aucune organisation ! Plus encore que des policiers, des maires et des capitalistes, il se méfie des « fanatiques religieux, politiques et raciaux ». Le dogmatisme est le pire ennemi du radical – ennemi extérieur à combattre, ennemi intérieur à neutraliser. La radicalité est « improvisatrice », en permanente réinvention de soi – comme

l'improvisation est radicalisante, dès lors qu'elle ne tombe pas sous la coupe d'un automatisme dogmatique.

Le manuel d'alter-radicalisation que nous fournit l'entretien avec *Playboy* constitue donc bien, en tous ses points, une alternative. La radicalité dont Saul Alinsky esquisse l'image consiste bien à nous désensorceler des jeux de surface (les attentats, les postures, les symboles religieux, les tabous alimentaires et les choix vestimentaires), pour prendre nos problèmes à leurs racines : les racines des maux sociaux qui nourrissent les frustrations et les ressentiments, et les racines des agentivités collectives qui s'auto-consument faute d'un travail suffisant d'organisation.

Pétomanie, *shit-in* et blocages hirsutes

L'entretien d'Alinsky ne serait qu'une énième lamentation et qu'un énième vœu pieux sur le besoin d'« organiser la résistance » ou de faire « converger les luttes » s'il ne fournissait pas simultanément une multitude enjouée de modes d'intervention exemplaires, qu'il nous appartient de faire fructifier en mille variations imprévisibles. Ni général, ni soldat, ni grand prêtre, l'activiste radical ressemble plutôt à un artiste espiègle attirant un public non-averti dans une installation déroutante. À la figure du terroriste, qui domine notre imaginaire de la (dé-)radicalisation, il substitue celle de l'*artiviste*, qui mérite d'être mise au cœur des pratiques relevant de l'alter-radicalité.

Sans dévoiler les moments les plus forts – et les plus hilarants – des pages qui suivent, passons sommairement en revue les moyens dont se dote le radical pour gagner les combats où il s'engage. Au lieu d'appeler les militants à une énième manifestation de rue, il les invite à aller se soulager simultanément dans les toilettes de l'aéroport de Chicago, pour en bloquer l'accès, en exaspérer les voyageurs – et faire sérieusement chier le maire de la ville, dont le joyau promotionnel se trouve terni (inventant ainsi le concept et la pratique du *shit-in*). Au lieu de monter un piquet de grève devant les usines Kodak, il achète des billets pour un concert de la philharmonie de Rochester (sponsorisée par Kodak), et il invite la communauté à manger d'abondants plats de haricots rouges avant d'aller s'asseoir dans son siège, où les émissions en provenance de la salle concurrenceront bruyamment celles de musiciens (inventant le *fart-in*). Pour contraindre un grand magasin du riche centre-ville à engager davantage d'Africains-Américains de la banlieue, il loue des bus et en amène 3 000 pour un samedi de shopping débridé, au cours duquel ces clients inhabituels bombarderont les vendeurs et vendeuses de questions et de gestes d'achat avortés, saturant complètement le système de vente (et inventant au passage le *blitz-shopping*).

Autant d'installations artistiques à l'échelle 1:1, dont les avantages sont évidents en termes d'activisme et de mobilisation des bonnes volontés. Le caractère festif de ces événements tisse les communautés autour de souvenirs partagés inoubliables. Les forces de répression se trouvent démunies face au caractère inattendu de telles opérations : ils peinent à interdire à quelqu'un de s'enfermer temporairement dans les toilettes, de poser des questions à un vendeur, de s'apercevoir qu'il a malencontreusement oublié sa carte de crédit au moment de payer, de faire un pet durant un concert ou de manger des haricots rouges avant de s'y rendre. Mieux encore : comme le souligne Alinsky, aucune de ces opérations merveilleusement innovantes n'a en réalité été menée à bien, pour la bonne raison que la seule menace de ce type d'interventions a suffi à terroriser par avance – et à faire plier – le maire de Chicago, les dirigeants de Kodak et du grand magasin. C'est de ce « terrorisme »-là, doux et hilare, que s'arme l'alter-radicalité !

Un mérite fondamental de pareilles opérations *artivistes* est de ne requérir que très peu de moyens financiers, ce qui les met au service naturel des pauvres et des opprimés. Le message organisationnel de Saul Alinsky est en somme très simple : pour arrêter d'être exploités et maltraités, il nous faut acquérir un certain pouvoir, qui fasse contrepoids au pouvoir de ceux qui nous oppriment ; le pouvoir vient sous les deux formes de l'argent et du nombre de gens (*money and people*) ; nous n'avons pas d'argent, mais nous avons des gens ; « le radical est celui qui utilise son entregent organisationnel pour que le nombre de gens puisse résister au pouvoir de l'argent ». Les moyens

artistiques sont des « catalyseurs de pouvoir », permettant au nombre des gens réunis (dûment organisés) de bloquer localement un processus dont les puissants ont besoin pour renouveler leurs ressources financières.

La grande bifurcation

Pourquoi un tel programme n'a-t-il pas été embrassé dès les années 1940, où Saul Alinsky en faisait le corps de son premier best-seller, ou au moins dès 1971, époque où il publie son deuxième livre et son entretien dans *Playboy* ? Pourquoi avons-nous encore des ghettos, des banlieues, des populations d'exclus, des inégalités révoltantes et si peu de révoltes – si piètrement organisées ? Sans doute parce que le programme d'actions fourni clés en mains par l'auteur mérite encore d'être réglé, précisé, corrigé sur tel ou tel point⁶. Peut-être aussi parce que la matière première de cette forme d'activisme organisationnel n'est pas, en réalité, le seul nombre de gens qu'on pourra mobiliser, mais bien « le temps libre » qu'ils peuvent mettre à disposition de la lutte. Or, comme l'a bien vu Bernard Aspe, « la réussite du capital ne tient pas à l'atomisation des individus, mais à ceci qu'il réussit chaque jour, pour chacun, à transformer « le temps presse » en « je n'ai pas le temps ». Si les sujets, aujourd'hui, ne sont pas dans la lutte, ce n'est pas parce que cette dernière ne serait pas à leurs yeux justifiée, ce n'est pas même d'abord parce qu'ils auraient peur de ses conséquences, c'est avant tout parce qu'ils n'ont pas le temps de la mener⁷. » C'est également peut-être parce que, en deçà du temps que peuvent (ou non) fournir les gens, un minimum d'argent, utilisable indépendamment de toute contrainte administrative, est nécessaire pour entretenir une plateforme de base, ainsi qu'un salaire stable à ceux qui se dévouent à la bonne cause. Les millionnaires comme Marshall Field III, qui a financé de ses deniers l'Industrial Areas Foundation de Saul Alinsky, sont-ils devenus des oiseaux rares, victime de l'extinction qui voit s'effondrer des pans entiers de notre bio- (et socio-) diversité ?

Il est saisissant de voir avec quelle précision le fougueux organisateur décrit, dans les premières pages de l'entretien, le désarroi actuel d'une classe moyenne qui se sent opprimée par la fiscalité, empoisonnée par la pollution, terrorisée par la criminalité urbaine, effrayée par la nouvelle culture de la jeunesse, dépassée par la numérisation du monde, prisonnière d'emplois aliénants et de vies familiales peu gratifiantes, désillusionnée par la représentation politique, et maintenue en activité par l'ingestion massive de psychotropes. Les États-Unis de Richard Nixon ressemblaient donc déjà terriblement à ceux de Donald Trump. Or, au moment où il réalise l'entretien avec *Playboy*, Saul Alinsky théorise et justifie un tournant majeur dans la cible première de son activisme. Le plus important n'est plus pour lui de s'implanter dans les ghettos, pour aider les plus déshérités à arracher le droit à une vie décente. Le radical doit désormais viser en priorité la classe moyenne blanche, celle des quartiers pavillonnaires apparemment bien lotis qui, malgré – ou à cause de – leur salaire mensuel, leur TV couleur et leurs deux voitures, ressentent une frustration croissante devant le cours que prend leur monde.

Alinsky dit explicitement, dans l'entretien, que cette « majorité silencieuse » se trouve à la croisée des chemins : elle peut basculer aussi bien vers « un fascisme à l'Américaine » que vers un mouvement de « changement social radical ». Et c'est pour la faire basculer du bon côté qu'il se relève les manches et réoriente son combat. Malheureusement, il mourra quelques mois plus tard, le 12 juin 1972.

Mais si la mort précoce de l'agitateur et une certaine surdité à son message nous ont amenés à rater cette grande bifurcation vers un « changement social radical », cela n'a peut-être été que partie remise. Comme le décrit admirablement Achille Mbembe, l'activiste radical(e) n'aura bientôt plus à choisir entre diriger son agitation organisatrice du côté des ghettos racialisés ou des quartiers

⁶ Dans sa préface à *Radicaux, réveillez-vous !* (op. cit.), Marie-Hélène Bacqué dresse un répertoire des critiques qui lui ont été adressées au cours des dernières années, et indique quelques références bibliographiques sur sa réception dans le domaine francophone.

⁷ Bernard Aspe, *Horizon inverse*, Caen, Éditions Nous, 2013, p. 36.

pavillonnaires, tant le capitalisme financier écocidaire confond la plupart de ses sujets dans un même « devenir-nègre⁸ » : au lieu de camper les déshérités dans des zones marginales, il menace de faire de (presque) nous tous des déshérités privés de droits, de solidarités, de racines, de terre habitable, d'eau potable et d'air respirable. Un demi-siècle après l'entretien de *Playboy*, il n'y a désormais plus d'alternative à la réinvention d'une alternative enfin radicale.

Une leçon de *médiactivisme*

Saul Alinsky mentionne au début de l'entretien que la génération de la classe moyenne vers laquelle il comptait tourner ses efforts au moment où la mort a interrompu son combat était « la première à vivre dans un monde totalement orienté vers et par les médias de masse ». De fait, si la seule menace des *shit-ins*, *fart-ins* et autres lâchés de rats ont pu suffire à faire plier de puissants adversaires, c'est largement par crainte de la médiatisation négative qu'entraîneraient de telles interventions. Même si l'agitateur se présente comme un organisateur de communautés travaillant au plus proche du terrain social où vivent les opprimés, il sait parfaitement inscrire ses opérations au sein de ce qui relèvera, trente ans plus tard, des *media tactiques* (*tactical media*), dont les figures de proue seront Geert Lovink, Konrad Becker, Luther Blissett ou les Yes Men. Le pauvre organisateur de pauvres sait qu'il tient le riche maire de Chicago par l'endroit où ça fait mal dès lors que, grâce au nombre de gens qu'il peut envoyer dans les toilettes de son aéroport, il trouve un moyen de s'attaquer à son image médiatique.

Il convient donc, pour conclure, de prendre la mesure du génie proprement *médiactiviste* de Saul Alinsky. Il a commencé, dès 1946, par trouver le ton nécessaire à faire de son premier ouvrage un best-seller national. Il a fini, en 1972, par faire rayonner sa figure d'agitateur dans un espace éditorial apparemment des plus incongrus, mais aussi des plus puissants. Le journal *Playboy*, fondé en 1953 par Hugh Hefner à Chicago (origine et premier terrain de bataille d'Alinsky), est alors au sommet de sa gloire et de sa popularité : c'est justement en 1972 qu'il atteint son pic de diffusion avec plus de 7 millions de copies vendues aux USA pour le numéro de novembre – la version française étant lancée l'année suivante. La présence du fougueux agitateur au milieu de pin-ups dénudées était moins surprenante qu'elle peut l'être pour nous aujourd'hui : le magazine publiait des textes d'auteurs prestigieux, comme Arthur C. Clarke ou Vladimir Nabokov, et se targuait d'un libéralisme de bon aloi. Il n'empêche que Saul Alinsky, avec cet entretien, arrive à rendre l'activisme social délicieusement sexy.

Le livre que vous tenez entre les mains est devenu aujourd'hui proprement unimaginable parce que, malgré les apparences de diversification et d'émancipation numérique, l'apartheid des publics et des formats s'est terriblement rigidifié au cours du dernier demi-siècle. Un magazine épisodique comme *Dust* invite certes des intellectuels de renom à théoriser la politique au milieu de photographies de jeunes corps (de garçons) lascifs – mais il est loin de se vendre à 7 millions de copies. Les moins méconnus des radicaux d'aujourd'hui parviennent parfois, exceptionnellement, à arracher quelques miettes de couverture médiatique – mais on ne leur laisse jamais une vingtaine de pages sur trois colonnes pour réellement développer leur pensée.

La grande bifurcation que le dernier demi-siècle a ratée est sans doute d'abord celle de l'émancipation des publics et de l'infrastructure de la sphère médiatique. Et la principale leçon à tirer de ce petit livre et de ce long entretien est peut-être celle d'une créativité *médiactiviste* à laquelle nous ressourcer. Quels sont les *Playboy* d'aujourd'hui où nous pourrions injecter des germes de radicalité politique ? Quelles formes de discours, de récits, d'images et de sons pouvons-nous inventer, qui parviendraient à en forcer les portes closes ? La précieuse boîte à outils politique que nous propose ce livre explosif mérite de s'appliquer en premier lieu à imiter son geste le plus transgressif : celui de s'infiltrer auprès de nouvelles audiences, c'est-à-dire, celui d'inventer un public qui manque.

⁸ Achille Mbembe, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013.